

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE LYON

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON

PENDANT L'ANNÉE 1926

Présenté dans la Séance publique du 21 Décembre 1926

PAR

M. LE PROFESSEUR JULES GUIART

Président



LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

4, RUE GENTIL, 4

1927

Bibliothèque Maison de l'Orient



135788



Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. — Séance du 1^{er} juin 1926.

Autour de la table, de gauche à droite, assis : MM. LESBRE ; COIGNET ; D^r AUDRY ; CADÉAC ; CANAT DE CHIZY ; LATREILLE ; DE PONCINS ; COURANT ; MILLEVOYE ; GARRAUD ; Mgr LAVALLÈRE ; MM. LIMB ; SALLÈS ; ROGNIAT ; D^r MOLLARD ; MARIÉJOL, président de la classe des Lettres ; DELAC ; Prof. J. GELART, président de la classe des Sciences ; PASCALON ; Cl. ROUX, secrétaire général (Sciences) ; BUCHE, secrétaire général (Lettres) ; DE SPARRE, trésorier. — Debout : MM. TAVERNIER ; TOLLET ; RIGOLLOT ; COLLET, huissier ; VIAL ; D^r ARLOING ; GERMAIN DE MONTAUZAN et BÉGUÉ.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON
PENDANT L'ANNÉE 1926

Présenté dans la Séance publique du 21 Décembre 1926

PAR
M. LE PROFESSEUR JULES GUIART
Président

MESSIEURS,

Avant de clôturer, en les résumant, les travaux de notre Académie, je désire que mes premières paroles aillent vers ceux qui nous ont quittés. La mort en effet a frappé, cette année, cruellement dans nos rangs. Nous avons perdu un de nos membres émérites, M. le professeur Teissier ; deux de nos membres titulaires, M. le Dr Vincent et M. Guigue ; enfin un de nos membres associés, M. Alphonse Barnoud.

Mon regretté collègue, le professeur Joseph Teissier, était membre de l'Académie depuis l'année 1889. En 1921 il avait passé à l'éméritat pour faire place à son élève et ami le professeur Fernand Arloing. Grand savant et chef d'école, il fut pour ses élèves le plus dévoué des maîtres. Son père Bénédict Teissier avait déjà tenu un rôle considérable aussi bien à la Faculté de Médecine que dans notre Académie.

Le D^r Eugène Vincent, agrégé de notre Faculté de Médecine et chirurgien-major de la Charité, fut un des élèves les plus marquants d'Ollier. Ce fut un des maîtres de la chirurgie infantile et un des premiers vulgarisateurs à Lyon des doctrines pasteurienues. Sa science n'avait d'égale que sa foi d'apôtre. Il faisait partie de notre Académie depuis 1901.

M. Georges Guigue avait succédé à son père comme archiviste en chef du département du Rhône. C'était un travailleur infatigable, qui, comme le professeur Teissier, ne put supporter les loisirs de la retraite. Il était membre de notre Académie depuis 1905.

Quant à M. Alphonse Barnoud, ancien administrateur des Hospices civils de Lyon, il était membre associé de l'Académie depuis 1922, mais il en était surtout le bienfaiteur grâce à la *Fondation familiale Anne-Marie Barnoud*, qui nous permet de décerner chaque année 20 prix de 500 francs aux familles nombreuses de la région et dont vous entendrez dans un instant proclamer les lauréats pour 1926. Ce fut un grand philanthrope, dont la perte a été cruellement ressentie par notre Académie.

J'ai maintenant un devoir plus agréable à remplir : celui de souhaiter la bienvenue à nos nouveaux collègues : M. Mathieu Varille et M. le doyen Jean Lépine.

M. Mathieu Varille a eu le grand honneur de succéder à M. Poidebard, qui fut un de nos collègues les plus dévoués et aussi un des plus aimés. Président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, auteur de travaux historiques très appréciés sur la région, M. Mathieu Varille était tout indiqué pour faire partie de notre Académie.

Quant au jeune Doyen de notre Faculté de Médecine, le professeur Jean Lépine, il succède à M. le D^r Vincent.

Ses travaux, son éloquence facile et élégante, ses talents d'administrateur lui ont valu dans cette ville une situation privilégiée, qui marquait également sa place parmi nous.

Nous avons eu également la joie de pouvoir applaudir à quelques distinctions obtenues par des collègues :

M. Georges Guigue ayant été nommé *in extremis* conservateur du Musée de Gadagne, c'est notre aimable et érudit collègue, M. Vial, qui a été appelé à lui succéder. L'intéressant Musée du vieux Lyon ne pouvait tomber en de meilleures mains.

M. Sallès, votre ancien Président, qui ne compte parmi nous que des amis, heureux d'applaudir à ses succès, a été nommé Officier de l'ordre de *Polonia restituta* et votre Président a reçu le Mérite sanitaire roumain.

J'ai représenté, cette année, l'Académie dans le Comité d'Honneur du cinquantième Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, qui s'est tenu à Lyon en juillet dernier, et tout récemment je me suis rendu à Marseille pour vous représenter aux fêtes du deuxième centenaire de l'Académie de cette ville.

J'ajouterai que, grâce à de nouvelles libéralités, nous pourrons, dans l'avenir, disposer de deux nouveaux prix de vertu : l'un fondé par M^{me} Chevalier-Tivet en faveur d'une jeune fille du quartier Saint-Jean ; l'autre fondé par notre regretté collègue, le D^r Vincent, pour récompenser la piété filiale.

J'en arrive maintenant au véritable objet de ce discours : les travaux de l'Académie au cours de l'année 1926.

Etant Président de la classe des Sciences, je commencerai tout naturellement par les travaux de la classe des Belles-Lettres et des Arts. C'est l'histoire qui recueille toutes les faveurs de nos collègues. M. Mariéjol, profes-

seur honoraire d'histoire contemporaine à la Faculté des Lettres en est d'ailleurs le Président.

M. Germain de Montauzan, l'érudit professeur d'antiquités nationales à la Faculté des Lettres, s'est occupé des Gaulois. Il nous a entretenus de la religion des Druides et du Gui sacré. D'après lui les Druides ne seraient pas originaires de la Grande-Bretagne, comme le veut César, mais ils seraient venus en Occident par la vallée du Danube, comme semble le prouver leur religion certainement apparentée à l'ancien culte des Pélasges. M. Germain de Montauzan rapproche en effet les cérémonies rituelles de Dodone, basées sur le culte du chêne, des cérémonies druidiques et de la cueillette du Gui. L'opinion de notre éminent collègue nous a paru en effet très vraisemblable.

Dans une autre séance, M. Germain de Montauzan nous a présenté un mémoire manuscrit de M. Morel sur la défaite des Helvètes par César au cours de la conquête des Gaules. L'auteur, se basant sur des découvertes récentes faites dans le lit de la Saône à Saint-Bernard, près d'Anse, et confirmant celles faites autrefois, dans la même région, par Napoléon III, admet, avec Valentin-Smith, que les Helvètes furent battus par César en ce point. L'auteur étudie ensuite le trajet suivi par l'armée helvète depuis Genève jusqu'à Saint-Bernard, mais cette partie du travail est beaucoup plus controversée. Toutefois M. Germain de Montauzan se rallie à toutes les conclusions de l'auteur.

Quoique appartenant à la section des Sciences, votre Président a osé, dans un discours prononcé en séance solennelle, présenter des idées personnelles sur les ori-

gines du peuple roumain. En montrant l'étroite parenté des Daces et des Gaulois, j'ai voulu surtout faire ressortir qu'en réalité les Roumains sont, comme nous, des Gallo-Romains. Ce discours, qui a été très apprécié en Roumanie, m'a valu de nouvelles amitiés roumaines.

M. Appleton, professeur honoraire à la Faculté de Droit, dont la verte vieillisse fait l'admiration de tous ses collègues, est un des familiers de l'histoire romaine. Ses communications sont toujours très documentées et on les écoute avec d'autant plus d'intérêt qu'elles sont pleines d'esprit et d'humour. Cette année il nous a entretenus des prodiges antiques aux points de vue de la critique et de la science modernes. Il se pourrait toutefois que M. Appleton n'ait pas convaincu tous ses collègues de la véracité de ces faits parfois trop merveilleux, car, en fait de prodiges, toutes les opinions sont permises, la prestidigitation et le charlatanisme ayant existé à toutes les époques et dans tous les pays.

M. le Président Mariéjol, un des maîtres de la critique historique, n'a pas craint d'aborder un sujet un peu osé en apparence en venant nous entretenir de Marguerite de Valois, reine de Navarre, qui épousa le prince de Béarn, le futur Henri IV, et est restée célèbre dans l'histoire sous le nom de *la reine Margot*. Fille de Henri II et de Catherine de Médicis, corrompue de bonne heure par une Cour licencieuse, elle crut pouvoir s'autoriser des désordres de son mari pour vivre elle-même dans une honteuse débauche ; elle alla jusqu'à scandaliser son frère Henri III, ce qui paraît un record. Henri IV dut la faire enfermer en Auvergne dans le château fort d'Usson, où elle vécut dix-neuf ans. C'est cette vie de recluse amou-

reuse qu'étudie M. Mariéjol avec autant de pénétration psychologique et de malice souriante que de documentation profonde. Marguerite nous apparaît comme une femme insatiable d'amour, mais aussi comme une reine très cultivée, dont les savantes dissertations sur l'amour platonique sont en contradiction avec les scandales de sa vie privée, mais il ne faut y voir que des badinages sans conséquence, destinés simplement à tromper son ennui.

M. Claudius Roux, le dévoué secrétaire général de la section des Sciences, continue ses importantes recherches sur Marat. Cette année il nous a présenté le frère du tribun, David Marat, qui fut précepteur, puis professeur à Saint-Pétersbourg. Après l'exécution de Louis XVI, il crut devoir changer son nom en celui de M. de Boudry. Il se fit d'ailleurs naturaliser russe et servit sous quatre souverains, dont il sut mériter l'estime. Ce fut, sans conteste, un excellent professeur et qui rendit de grands services à la cause française en Russie.

Un des devoirs de notre Académie consiste à mieux faire connaître notre petite patrie. Rien d'étonnant par conséquent si l'histoire de Lyon inspire, chaque année, un certain nombre de nos collègues.

M. Tricou, dans son discours de réception, nous a entretenus de la fête de la Saint-Thomas, fête très spéciale à Lyon, qui avait lieu à l'occasion de la proclamation des échevins. Elle se tenait le 21 décembre, d'abord à Saint-Nizier, puis à l'Hôtel de Ville. La proclamation était suivie d'un discours prononcé par un jeune docteur et qu'on appelait, pour cette raison, *l'oraison doctorale*. Ce fut en somme une fête de l'éloquence, où bien des

jeunes talents trouvèrent sans doute à se manifester. La fête se terminait par un banquet, où, paraît-il, les beaux discours ne manquaient pas. Pour vous donner une idée de la documentation de M. Tricou, il suffira de vous signaler qu'il a eu la patience de relever, dans les Archives, les noms de tous les orateurs de la Saint-Thomas, depuis l'année 1352 jusqu'en 1789.

M. le comte d'Hennezel nous a donné lecture d'un remarquable travail sur Claude Dagon, maître-ouvrier en soie sous Henri IV et inventeur du métier à la grande tire, qui, jusqu'à l'invention de Jacquard, fit la fortune de Lyon. Protégé par le roi, il organisa les premiers ateliers lyonnais, afin de pouvoir fabriquer en France les belles étoffes de brocart et de soie, qu'on devait jusque-là importer d'Italie. Dagon fit de la fabrication de la soie un art vraiment français et ses beaux modèles, qui existent encore au Musée des Tissus, montrent comment il sut tempérer, par la mesure et la grâce, la richesse et la fougue italiennes. C'est un très beau travail, ressuscitant toute une époque et dont on ne saurait trop recommander la lecture aux Lyonnais.

M. Vial s'est occupé de l'horlogerie lyonnaise. Après quelques mots des horloges publiques, il nous a plus particulièrement entretenus de ces véritables œuvres d'art, que furent les montres ou horloges de poche, entre l'année 1551, où fut fabriquée la première montre, et l'année 1650. C'est en effet la période la plus brillante de l'horlogerie lyonnaise et les quelque cinquante montres de cette époque, qui sont dispersées dans les collections particulières et dans les musées, sont toutes signées par des Lyonnais. Cette attachante étude fut illustrée par la pré-

sentation de nombreuses photographies reproduisant les exemplaires de l'importante collection de notre concitoyen, M. Côte, de la collection Pierpont-Morgan et des collections des grands musées européens. M. Vial sait admirablement présenter les documents du passé. Nous sommes heureux et fiers qu'il ait été choisi comme Conservateur du Musée de Gadagne, où il va mettre en œuvre toute sa science, toute sa compétence et tout son sens artistique pour ressusciter le passé de notre ville.

M. le D^r Audry, nous a donné lecture d'une notice très curieuse sur Jacques Achard, maître-chirurgien et jacobin lyonnais, grand ami de Chalier et de Robespierre, démagogue violent et grandiloquent, qui, certes, ne fit guère honneur à sa profession. Ce fut en effet un des principaux agents de la Terreur à Lyon, un des pourvoyeurs de la guillotine et des fusillades. Ce fut, semble-t-il, un malin, car, chaque fois qu'il fut personnellement en danger, il sut toujours disparaître au bon moment.

Tout récemment M. Sallès nous a très agréablement conté les passages successifs et les succès du grand tragédien Talma à Lyon, entre les années 1802 et 1824. L'Académie de Lyon a pu s'associer ainsi au centenaire du plus grand tragédien français.

Avec M. le professeur Buche, l'aimable secrétaire général de la classe des Lettres, nous abordons un sujet plus sérieux avec la présentation du dernier volume de M. Joseph Serre, intitulé : *Au large*, dont il fait l'analyse et le commentaire. L'auteur se rattache évidemment à l'école philosophique lyonnaise et continue les traditions d'Amphère, de Ballanche et de Blanc Saint-Bonnet. Il

cherche à dégager de tous les systèmes philosophiques une part de vérité et il aboutit à la constatation que tous convergent vers le christianisme, comme les cours d'eau aboutissent à l'Océan.

A première vue le sujet traité par M. Appleton ne paraît pas beaucoup plus gai : les rapports traditionnels de la morale et du droit. Mais notre collègue, je vous l'ai dit, sait présenter les sujets les plus sérieux avec tant de charme et d'humour, qu'il arrive, malgré tout, à forcer l'attention. Nous avons appris ainsi qu'à la suite de l'influence du philosophe allemand Kant et qu'à la suite d'une fausse interprétation des textes, les civilistes du XIX^e siècle avaient élevé une cloison étanche entre la morale et le droit. Cet oubli de la tradition romaine, qui fondait au contraire le droit sur la morale, fut naturellement néfaste ; mais heureusement une réaction se produit aujourd'hui et le bon sens français reprend, paraît-il, le dessus. Notre jurisprudence revient à la tradition romaine, si bien condensée dans cette célèbre définition : *Jus est ars boni et æqui*, le Droit c'est ce qui est bien et juste.

De la morale à la poésie il n'y a pas si loin qu'on pourrait le penser au premier abord ; toutes deux sont en effet fondées sur ce besoin d'idéal qui existe chez chacun de nous. Nous aurons d'ailleurs un guide particulièrement agréable et sûr en la personne de M. le bâtonnier Millevoye, qui nous a lu quelques poésies inédites, dont il est l'auteur. Nous avons particulièrement apprécié l'une d'elles, écrite en fort beaux vers, faisant songer à Alfred de Vigny, et où, après nous avoir joliment conté la création des premiers hommes, il nous les montre se

rachetant du péché par l'amour. Je suis heureux de constater qu'à ses titres d'orateur et d'homme aimable M. Millevoye ajoute aussi celui d'être un charmant poète.

Il me faut maintenant vous parler des Beaux-Arts. C'est vous dire que je vais forcément vous entretenir de M. Bégule, dont tout le monde à Lyon apprécie la foi d'artiste et la forte documentation. Cette année il nous a entretenus de la célèbre abbaye du mont Cassin, qu'il a eu l'occasion de pouvoir visiter à deux reprises. Situé dans l'Apennin, à mi-chemin entre Rome et Naples, cet établissement fut fondé par saint Benoît au début du vi^e siècle, réédifié au xi^e siècle avec le concours d'artistes byzantins et restauré enfin au xvi^e siècle. M. Bégule nous en décrit la majestueuse ordonnance, en faisant passer sous nos yeux les photographies des parties les plus artistiques et les mieux conservées. Il nous en fait connaître aussi la précieuse bibliothèque, si riche en manuscrits et en incunables, ainsi que l'intéressante école d'art religieux, que les Bénédictins entretiennent encore dans l'abbaye. M. Bégule, étant un artiste doublé d'un photographe de premier ordre, permet à ses auditeurs de faire de merveilleux voyages, en leur donnant l'illusion qu'ils ont vu les chefs-d'œuvre qu'il évoque.

M. Mitiffiot de Bélair nous a également parlé d'histoire de l'art. Sa communication lui fut inspirée par l'intéressante exposition des paysagistes français, qui fut faite, en 1925, au Petit Palais des Champs-Élysées. En présence de tant de chefs-d'œuvre venus de collections particulières et de tous les grands musées de l'Europe, M. de Bélair a cherché à comprendre comment la peinture de

paysage avait évolué de Poussin à Corot. Le créateur du paysage en France fut en effet Nicolas Poussin, mais la nature n'intervient chez lui que pour servir de fond à ses tableaux ; elle est fautive et artificielle. Fragonard et Watteau eussent été capables de renouveler le paysage, malheureusement ils n'osèrent pas rompre avec la tradition et les personnages tiennent encore trop de place dans leurs compositions. Claude le Lorrain étudia la nature de plus près et chez lui les personnages deviennent l'accessoire, mais il peint des paysages de rêve et son coloris n'est pas moins artificiel que celui de Poussin, car il cherche avant tout des effets de lumière. En somme c'est Corot qui, pour la première fois, eut le courage de renoncer au décor conventionnel et de peindre tout simplement ce qu'il voyait. Comme il comprenait merveilleusement la nature, il fut aussi le premier à savoir faire circuler et faire vibrer l'atmosphère dans ses tableaux. C'est là la caractéristique de son œuvre, en même temps que la principale conquête artistique du XIX^e siècle.

Dans la classe des Sciences, M. Limb nous a entretenus à différentes reprises de météorologie. Il est l'inventeur d'une girouette transmettant électriquement à distance ses mouvements sur un cadran ; cet appareil, qu'il a fait fonctionner devant nous, témoigne de l'ingéniosité autant que de la science de notre collègue, qui dirige avec autant de compétence que de distinction l'Observatoire de Fourvière. Cette situation lui permet de nous communiquer les observations les plus intéressantes qu'il lui est donné de constater. C'est ainsi qu'il a fait passer sous nos yeux la courbe traduisant la chute barométrique extraordinaire du 21 novembre, annonçant le violent orage qui a sévi

sur Lyon et sur la région. Au cours des cent dernières années deux chutes analogues ont été constatées et seule l'une d'elles dépassa légèrement la dernière. Il nous a entretenus également de la pluie de poussières rouges, qui eut lieu dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre ; elle provenait vraisemblablement de sables du désert saharien transportés jusqu'ici par les vents violents du Sud. Enfin le 8 novembre, à 16 heures, il lui a été donné d'observer de Fourvière une sorte d'aurore boréale dans la direction opposée à celle du soleil couchant ; il s'agissait évidemment d'un simple phénomène de réflexion.

M. le professeur Lesbre, directeur honoraire de notre Ecole nationale vétérinaire, a passé son existence à étudier les formes animales normales et pathologiques. Il a été particulièrement attiré par l'étude des monstres et il est, à l'heure actuelle, un des rares tératologistes français. Il prépare d'ailleurs, sur les anomalies des êtres vivants, un important ouvrage, qui ne peut manquer d'obtenir un grand succès, car la science de M. Lesbre est doublée d'une grande conscience. Les anomalies des monstres simples, dont il entretint l'Académie, ne se prêtent guère à un résumé. Vous avez peut-être vu des chiens, des chats ou des moutons sans queue, des lapins sans oreilles ou des bœufs sans cornes ; ce sont là des monstres simples. On a cherché naturellement à connaître la cause de ces anomalies : elles paraissent surtout consécutives aux maladies infectieuses et à l'insuffisance de la nutrition ; l'hérédité et la consanguinité ne paraissent pas avoir l'importance qu'on leur attribue. Il est certain en effet qu'il existe des mâles et des femelles, absolument normaux et dont l'hérédité ne saurait être incriminée, qui engendrent des monstruosité. Je laisse de côté, bien

entendu, les anciennes croyances aux envies de la mère pendant la grossesse, car ce sont là des légendes enfantines que la science ne saurait retenir.

M. Cadéac, également professeur à l'École nationale vétérinaire, nous a entretenus des propriétés de l'essence de géranium, produit surtout employé en parfumerie. C'est un antiseptique et un stupéfiant de premier ordre; elle est analgésiante, éniivrante et soporifique; c'est de plus un excellent tonique du cœur, malheureusement elle est toxique et tue par syncope respiratoire.

M. Coutagne est un habile ingénieur doublé d'un savant naturaliste, rien d'étonnant par conséquent si son esprit mathématique s'est appliqué à résumer en quatorze aphorismes nos connaissances sur les plantes *calcifuges*, c'est-à-dire sur les plantes qui ne peuvent vivre en terrain calcaire. La précision d'une telle science nous étonne et nous plaît, d'autant plus que M. Coutagne en déduit des conclusions éminemment pratiques. La station botanique qu'il a créée à Grimaud, dans les Maures, sera certainement un centre actif d'études horticoles pour l'acclimatation des plantes calcifuges exotiques dans cette région dépourvue justement de calcaire.

Ceci nous amène à l'économie rurale que M. le comte de Poncins représente parmi nous. Il nous apprend que depuis la guerre on mange beaucoup plus de viande; celle-ci malheureusement a diminué en qualité et en valeur nutritive: nous mangeons en effet des animaux beaucoup trop jeunes, l'agriculteur ayant intérêt à se débarrasser plus rapidement de ses produits et à renouveler plus souvent son cheptel. Le paysan se trouve donc

amené à multiplier les prairies consacrées à l'élevage au détriment des moissons et à sacrifier la production laitière à la production de la viande. Souhaitons que cette transformation agraire, constatée dans notre région, ne se généralise pas, car ce pourrait être alors un avant-coureur de famine.

L'économie rurale est encore représentée parmi nous par M. Billiard, qui s'en est fait l'historien, je serais même tenté de dire le poète. La plupart de ses travaux ont trait en effet à Virgile. Cette fois encore il s'est occupé des *Géorgiques*, dont il a repéré tous les manuscrits et dans l'un d'eux, qui date du iv^e siècle et appartient à la Bibliothèque Vaticane, sous le nom de *Codex vaticanus*, il a trouvé de très intéressantes miniatures, dont il nous a présenté les photographies. Quelques-unes sont, il est vrai, très détériorées, mais il en est de bien conservées : un combat de taureaux, des veaux à l'élevage, des bergers abreuvant leurs troupeaux et d'autres les protégeant contre la piqûre des taons. M. Billiard, vous le voyez, est un poète doublé d'un artiste.

Avec M. le professeur Depéret, doyen de la Faculté des Sciences et membre de l'Institut, nous abordons des problèmes d'un intérêt moins pratique, mais bien captivants. La question de nos origines est en effet une de celles qui, de tous temps, ont le plus passionné l'homme. Nous ne saurions trop remercier M. Depéret d'avoir bien voulu donner à notre Académie la primeur des importants résultats obtenus dans ses fouilles de l'an dernier au célèbre gisement de la Denise, près du Puy en Velay. Il a constaté en effet que les dépôts marneux renfermant les ossements de l'homme préhistorique de la Denise

ont été redressés par l'éruption du volcan quaternaire ; ils sont donc plus anciens que lui. Il en résulte que ces ossements appartiennent à un homme chelléen ou même préchelléen, contemporain de l'homme de Mauer. Ce sont donc, en France, les ossements les plus anciens qui aient été trouvés. Les crânes dolichocéphales et à front fuyant présentent en effet des caractères très archaïques. Ce sont là des résultats dont l'importance ne vous échappera certainement pas et dont je suis heureux de féliciter M. Depéret, ainsi que son actif collaborateur, le D^r Lucien Mayet.

Au cours des dernières vacances, c'est dans l'Allier que M. Depéret a poursuivi ses inlassables recherches. On venait en effet de découvrir à Glozel, près de Vichy, une station néolithique bien curieuse, offrant cette particularité qu'on y trouvait des briques portant des caractères correspondant à une écriture idéographique très primitive. L'écriture ne serait donc pas originaire de l'Orient méditerranéen, comme on le prétendait jusqu'ici. On conçoit l'émotion suscitée dans différents milieux scientifiques par une telle découverte bouleversant les idées actuelles. Les uns niaient l'authenticité du gisement et parlaient de supercherie ; d'autres prétendaient que le gisement était moderne et remontait simplement à la période romaine. M. Depéret, s'étant rendu à Glozel, a pu trouver des briques et des galets gravés en terrain vierge n'ayant jamais été fouillé et il affirme, d'une part, l'authenticité du gisement et, d'autre part, son caractère néolithique. Il s'agit donc d'une découverte d'une importance capitale et la station de Glozel va devenir une des plus célèbres en préhistoire.

M. Claudius Roux nous transporte en pleine légende, mais il s'agit d'une légende singulièrement suggestive et dont de nombreux savants n'ont pas craint d'aborder l'étude : celle de l'Atlantide. Ce continent mystérieux a été placé tour à tour dans les contrées du globe les plus diverses, mais du moins personne ne songe à mettre en doute son existence et la civilisation atlantéenne est admise par la plupart des savants s'occupant de préhistoire. Elle se place vraisemblablement entre la fin du néolithique et le début de l'âge du bronze. M. Roux rejette l'hypothèse d'une Atlantide effondrée en plein Océan Atlantique, parce que les effondrements, qui se sont produits dans cette région, seraient, au dire des géologues, antérieurs à l'existence de l'homme. Beaucoup d'auteurs le regretteront certainement, car cette hypothèse, d'accord avec le récit de Platon, expliquait bien des données anthropologiques, archéologiques et linguistiques, qui, sans elle, demeurent incompréhensibles. M. Roux, qui va publier, avec M. Jean Gattefossé, une importante bibliographie de la question, comportant 1.700 numéros, évoque à ce propos le souvenir de notre ancien collègue, le professeur Berlioux, qui publia, en 1883, un ouvrage fondamental sur *les Atlantes et l'histoire de l'Atlantis*. Se raliant en partie à l'opinion de son ancien maître, M. Roux place l'Atlantide dans l'Afrique du Nord, dans cette région dont l'Atlas constitue l'ossature et qui comprend le Maroc, l'Algérie et la Tunisie ; d'importantes lagunes sahariennes la transformaient alors en une verdoyante presqu'île. Des signes alphabétiques ayant été trouvés également en Portugal et au Maroc, M. Roux se demande si le mystère de Glozel ne se confond pas avec celui des Atlantes. Ces hommes, des Cro-Magnons sans doute, auraient joué dans la préhistoire un rôle civilisa-

teur capital, tendant à déposséder l'Orient du monopole qu'il détient depuis si longtemps pour en enrichir l'Occident. Les fouilles, qui sont faites dans l'Afrique du Nord, permettront peut-être un jour de résoudre, d'une façon scientifique, le problème de l'Atlantide.

Ces différentes études m'amènent à vous signaler également une communication que j'ai faite sur la médecine dans la préhistoire. L'étude des anciens ossements nous a montré en effet les excellents résultats qu'obtenaient nos ancêtres dans le traitement des fractures. Ils étaient sujets au rhumatisme déformant et à la tuberculose, mais ils ignoraient la syphilis, qui fut importée en Europe par Christophe Colomb dès son premier retour d'Amérique. Ils traitaient les maux d'yeux par des cautérisations profondes du crâne, et, pour guérir les maux de tête et sans doute aussi l'épilepsie, ils n'hésitaient pas à recourir à la trépanation. J'ai parlé aussi des dents qui s'usaient beaucoup, mais se cariaient peu, et, après une courte description des prétendus biberons néolithiques, j'ai entretenu l'Académie de l'obésité voulue, qui donnait à la femme de l'âge de pierre des formes plantureuses, que nous ont transmises tant de dessins et de statuettes.

Sur ce terrain de l'histoire de la médecine, qui est le mien, j'ai fait encore une seconde incursion en donnant lecture d'une étude sur Laennec, afin de permettre à notre Académie de prendre part au centenaire de l'illustre inventeur de l'auscultation, qu'on célèbre cette année dans le monde entier.

Mais nous sommes maintenant en pleine médecine et c'est par là que je terminerai ce résumé de vos travaux.

Le cancer, dont s'est occupé le Dr Nogier, est une

maladie à l'ordre du jour. Rien qu'en France il produit en effet, chaque année, plus de 40.000 décès. On l'a beaucoup étudié, mais sans pouvoir en trouver la cause. On sait du moins qu'il apparaît toujours dans un organisme débilité par des causes physiques ou morales ; il convient donc d'améliorer le terrain. Or on a constaté que l'organisme des cancéreux renferme moins de calcium et de magnésium. On luttera donc médicalement contre le cancer et on évitera sans doute son développement en conseillant l'emploi des phosphates de chaux et de magnésie. D'autre part, on sait que le cancer est rare dans les régions tropicales, or nous savons aujourd'hui que la lumière solaire doit son pouvoir anticancéreux aux radiations ultraviolettes, qui fixent précisément le calcium dans l'organisme. On fera donc aussi de l'héliothérapie ou des applications de lumière ultraviolette. Et même lorsqu'on décidera de recourir au chirurgien, pour faire l'ablation aussi large que possible d'une tumeur cancéreuse, on aura soin de modifier les milieux humoraux du sujet en pratiquant, durant plusieurs années, le traitement médical conseillé par le D^r Nogier.

M. le D^r Goullioud nous a parlé de la tuberculose. Pour compléter les nombreuses œuvres antituberculeuses, qui existent à Lyon, il préconise la création, sur les hauteurs voisines, de sanatoria ouverts, où les tuberculeux pourraient venir coucher et prendre certains repas, sans interrompre leurs occupations en ville. En somme ils profiteraient d'un repos au bon air et d'un régime alimentaire sain, en même temps qu'on obtiendrait un isolement relatif de la famille. La tuberculose, Messieurs, est un tel fléau, qu'on ne saurait trop remercier ceux qui veulent bien s'en occuper.

Mais il est encore une question qui intéresse au plus haut point l'Académie : c'est celle de la natalité, dont notre collègue, M. le Ministre Isaac, est l'apôtre. Il n'est donc pas étonnant que le Dr Goullioud, gynécologue et accoucheur, ait pris comme sujet de son discours de réception : les causes évitables de la stérilité féminine. A côté de la stérilité volontaire, qui est le fléau du jour, il existe en effet une stérilité involontaire contre laquelle il y a lieu de mettre les jeunes femmes en garde, en leur fournissant quelques notions d'hygiène génitale. C'est ce qu'a fait le Dr Goullioud avec sa grande compétence et sa longue expérience de ces questions. Il importe également que les jeunes femmes sans enfants sachent que bien souvent, à la suite d'une petite intervention sans gravité, elles pourront voir leur stérilité disparaître et avoir enfin la joie de pouvoir constituer une famille.

La France en effet, Messieurs, se meurt faute d'enfants, car notre natalité reste stationnaire, alors que la forte natalité des peuples voisins est pour nous une menace de tous les instants, aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue militaire. Bien plus, l'agriculture et l'industrie, manquant de bras, sont obligées de recourir à la main-d'œuvre étrangère, et cet envahissement de notre pays par des gens trop souvent indésirables n'est pas sans préoccuper tous les bons Français. Déjà la moralité se relâche et notre race elle-même est en cause ; il est peu probable, en effet, que les apports qu'elle reçoit puissent l'améliorer.

Grâce à des donateurs généreux nous pouvons distribuer, chaque année, un grand nombre de récompenses. C'est ainsi que nous décernerons tout à l'heure un prix de 1.500 francs et vingt et un prix de 500 francs pour

encourager les familles nombreuses de la région. Nous faisons donc de notre mieux, mais nous avons conscience que ces efforts sont bien faibles en proportion de ceux qu'il conviendrait de faire. En réalité il n'y a qu'un seul moyen de sauver notre pays : c'est de donner aux pères et aux mères de famille la place qui leur revient et à laquelle, en toute justice, ils ont droit. L'avenir de la France, Messieurs, est entre les mains du Parlement !

Quelques mots encore avant de terminer cette trop longue allocution : je tiens en effet à vous remercier pour le très grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider vos séances, honneur dont je comprends, soyez-en sûrs, tout le poids. J'ai fait probablement un bien mauvais président, car je ne crois pas posséder les qualités requises pour cet emploi. Je me considérerai cependant comme satisfait, si j'ai pu aujourd'hui faire comprendre l'importance des questions qui se traitent dans vos séances. J'aurais aimé pouvoir aussi en proclamer tout le charme. Il tient à votre amour du bien et du beau et aux sentiments nobles et généreux que vous savez mettre en commun toutes les fois que vous désirez faire rayonner autour de vous le rôle bienfaisant qui est dans vos attributions et dont vous vous acquittez avec tant de conscience. Avec des hommes tels que vous, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon saura, j'en suis certain, maintenir les généreuses traditions d'un passé plus de deux fois centenaire.